

# MA JEUNESSE EXALTÉE

Olivier Py



*ACTES SUD ~ PAPIERS*

Illustration de couverture : © Olivier Py

© ACTES SUD, 2022

ISBN 978-2-330-16698-4

# MA JEUNESSE EXALTÉE

Olivier Py

*ACTES SUD - PAPIERS*



## PERSONNAGES

Alcandre, soixante ans  
Arlequin, vingt-cinq ans  
Cosme, vingt-cinq ans  
Alex, vingt-cinq ans  
Octave, vingt-cinq ans  
Esther, vingt-cinq ans  
Victoire, vingt-cinq ans  
Le Président, soixante ans  
Le Ministre, soixante ans  
Le Conseiller, trente ans  
L'Évêque, soixante ans  
Théodora, soixante ans  
Le Pharmacien, trente ans  
Yfic, vingt ans  
Charon  
Virgile  
Shakespeare  
Rimbaud  
La Mort  
Cerbère  
Pluton  
Platon  
Jésus  
Épicure  
Trois garçons  
Une fille  
Un policier



# LES DÉBUTS D'ARLEQUIN





---

## PROLOGUE

— scène 1 —

Quelque chose vient

*Dans une pizzeria. Arlequin en costume de livreur. Il lit un petit livre bleu.*

ARLEQUIN. “Quelque chose vient ! Quelque chose vient, toujours. Et si rien ne venait ? Mais non, c’est impossible, le temps qui vient vient toujours et il vient toujours aussi celui dont le cœur est plus grand que les démissions du monde. Quelque chose vient mais avons-nous la force de l’attendre encore ? Et aurions-nous la force de reconnaître ce qui vient, ce qui vient toujours, inlassablement, comme le temps frappant inlassablement les solitudes ? Et si c’était trop grand, trop éblouissant ? Et si ce qui vient nous demandait d’abandonner notre douleur ? Notre douleur, dans un temps où la douleur est notre seul visage. « Je souffre donc je suis », dit le consommateur avant d’agrandir son horizon spirituel avec des objets inutiles. Oui, il faudrait attendre, attendre quoi ? Attendre ce qui vient, il faudrait un ami très fidèle qui vous murmure à l’oreille cette phrase terrible : Quelque chose vient.” (*S’arrêtant de lire.*)

Imaginez la scène, c’est une nuit d’orage et l’être aimé est parti avec quelqu’un de plus jeune, de plus beau, de plus riche, et ils vous ont humilié de leur commisération, et puis vous avez entendu la voiture de sport rouge roulant dans l’allée. Maintenant c’est la nuit et vos mains ont vieilli. Et dans votre maison, il y a une fuite d’eau et des poubelles malodorantes, et demain, vous devez travailler sous la houlette d’un chef idiot, pour une enseigne abjecte. Vous livrez des pizzas dans les banlieues et les enfants vous attendent comme une joie, et cette joie de l’enfant attendant ce cadeau gras et juteux

---

vous remplit de larmes. Sans parler des vieillards seuls qui veulent vous retenir pour parler un peu et qui vous donnent sans le savoir un pourboire d'un autre âge. Et d'un coup ce n'est pas seulement la maigre architecture de votre triste vie qui s'effondre, c'est la possibilité même du langage. Il n'y a plus rien à dire. Et alors il y a cet ami qui vient près de vous avec une tendresse paternelle, avec ses mains parfumées de citron, car il travaille aussi, et il vous murmure à l'oreille : "Quelque chose vient". Et comme il le dit de sa voix la plus intime, vous le croyez sur parole. Et alors ce qui devait venir est déjà venu. Et la pluie qui vous semblait une humiliation supplémentaire, comme un crachat de Dieu, devient un rythme dont vous comprenez la parfaite équation. Le lampadaire lui-même, au bout de l'allée, a des formes oraculaires. Et au cœur de cette présence, il y a la possibilité du possible, parce que quelque chose vient. Et que vous n'êtes plus seul. Quelque chose vient...

— scène 2 —

### Désillusion littéraire

*Rue de Valois, dans le bureau du ministre de la Culture.*

LE MINISTRE (*refermant un petit livre bleu*). "Quelque chose vient !" Ce sont les mots du poète Alcandre. Son petit livre bleu a eu un certain succès il y a vingt-cinq ans. Et puis il a été oublié...

LE CONSEILLER. Et vous ? Vous le trouviez beau ce livre ?

LE MINISTRE. C'était le livre d'un jeune homme qui se débattait fiévreusement contre le matérialisme. Ce n'est pas le combat contre le matérialisme qu'on lui reprochait, c'est l'adjectif fiévreusement.

LE CONSEILLER. Ah l'élégance retenue, c'est le signe des grands !

LE MINISTRE. Fallait-il en faire tout un plat ? Le désenchantement du monde, il y a longtemps qu'on en a distillé le poison. Tout le monde sait ça ! Et puis à quoi bon ces moulins à vent ? Il ne faut pas larmoyer sur le désenchantement du monde. Il faut réenchanter le monde.

---

LE CONSEILLER. Puisque les poètes ne le peuvent plus, il y a pour cela des créateurs qui le feront à leur manière. La brosse à dents avec laquelle vous nettoyez vos caries est un véritable enchantement. Elle a été dessinée selon la forme de l'épaule de la *Victoire de Samothrace*. Puisque vivre poétiquement est devenu impossible, il reste le poétique.

LE MINISTRE. Ah le poétique, oui, c'est le pire ennemi du poème ; beaucoup de poétique et plus jamais de poème. Qu'est-ce que l'on pourrait désirer de mieux dans une Europe coupable ? La poésie d'Alcandre avait cela de vieillot, de maladroit, d'imprécis, il nous jetait son cœur saignant à la gueule et éternuait des alléluias. Il y manquait quelque chose. Un je-ne-sais-quoi, un presque rien, l'ébauche d'un sourire, ou l'odeur de la jeunesse, un soupçon, un soupir. Il manquait quelque chose comme une incarnation, une joie. Alors il s'est lassé et a préféré se draper dans la belle élégance d'un retrait choisi. On l'attendrait, on le supplierait, on espérerait le deuxième volume de *Quelque chose vient* et qui sait peut-être une définition plus précise de ce qui vient.

*Alcandre, chez lui, en robe de chambre, allongé sur son lit.*

ALCANDRE. Mais non. Personne n'a réclamé la suite de la prophétie, car c'en était une. Et le prophète est reparti comme il était venu, dans l'anonymat des transports en commun. Ni palme ni trompette, ni offrandes ni danse, rien que la ville ressemblant à une autre ville. Et du fond de sa retraite, Alcandre, le magicien démodé, a lu, la saison suivante, dans les pages du *Monde des livres*, un autre panégyrique sur un autre poète, à peu près les mêmes mots, comme si on avait recopié l'article. Mais cette fois, le recueil qui cristallisait toutes les espérances littéraires s'appelait *Ça ou autre chose* et on célébrait sa lucidité ricanante. Car dans le monde de l'appréciation critique, la lucidité ricanante est comparable au plus courageux espoir.

*De nouveau dans le bureau du ministre de la Culture.*

LE CONSEILLER. Et qui a écrit *Ça ou autre chose* ?

LE MINISTRE. Moi.

LE CONSEILLER. Vous, monsieur le Ministre ?

---

---

LE MINISTRE. Comme il a dû souffrir de voir son livre détrôné par ma poussive littérature rancunière ! Même si on m'a oublié aussi, depuis. Alcandre a été contraint de s'accrocher à sa propre devise, comme une bouée dans un océan d'amertume. "Quelque chose vient." Ahahah, il est devenu le dernier et le premier bénéficiaire de sa propre espérance. "Quelque chose vient", il disait qu'il fallait attendre l'ami qui vous dirait cela. Il n'a pas dit que, pour lui, cette attente a été un combat, le plus inouï combat que l'on puisse vivre, quand on est un homme seul avec un joli passé.

— scène 3 —

Rencontre avec le poète

*Sur le palier de l'appartement d'Alcandre.*

ARLEQUIN. Voici votre pizza.

ALCANDRE. C'est une quatre saisons ?

ARLEQUIN. Comme toujours.

*Alcandre jette la pizza.*

ALCANDRE. Merci.

ARLEQUIN. Cela fait trente jours que vous commandez cette pizza et que vous la jetez.

ALCANDRE. Et ?

ARLEQUIN. Cela me mystifie.

ALCANDRE. Les quatre saisons me font peur.

ARLEQUIN. Qu'est-ce qui vous plaît en moi ?

ALCANDRE. Votre costume d'arlequin sale.

ARLEQUIN. C'est mal de se moquer des pauvres.

ALCANDRE. Je me moque de la pauvreté, pas des pauvres.

---

ARLEQUIN. Beaucoup seraient heureux de manger la pizza que vous jetez.

ALCANDRE. Cette chose infecte que vous appelez une pizza est en fait une imitation industrielle de pizza, de même vos quatre saisons, ce n'est pas ce que je souhaite aux pauvres.

ARLEQUIN. C'est mal de gâcher la nourriture.

ALCANDRE. Ceci n'est pas de la nourriture, jeune homme, c'est une addiction au sucre et à la graisse ourdie par le capitalisme pour enchaîner les plus pauvres à leur dépendance hypoglycémique. La nourriture, voyez-vous, c'est ce que l'on met dans sa bouche et qui finit dans son âme. Ou l'inverse. Ceci, on ne sait même plus par quel trou on le mange.

ARLEQUIN. Le monde marchand est un restaurant cannibale.

ALCANDRE. C'est pourquoi le monde et moi avons définitivement rompu.

ARLEQUIN. Mais alors pourquoi me commandez-vous cette pizza tous les soirs ?

ALCANDRE. Je vous l'ai dit : pour voir les plis de votre costume d'arlequin trop petit.

ARLEQUIN. Vous me trouvez beau ?

ALCANDRE. Seule la forêt qui brûle connaît la beauté du feu.

ARLEQUIN. Vous avez pris ça dans un gâteau chinois ?

ALCANDRE. Dans l'énigmatique gâteau chinois de ma jeunesse.

ARLEQUIN. Vous avez déjà brûlé ?

ALCANDRE. C'est la seule chose dont j'ai été capable.

ARLEQUIN. Je ne suis qu'un arlequin de pizzeria.

ALCANDRE. Cela me suffit.

ARLEQUIN. Cela vous suffit pour quoi ?

ALCANDRE. Vous avez encore beaucoup de travail.

---

---

ARLEQUIN. À demain.

ALCANDRE. Vous connaissez l'histoire du vieux poisson et du jeune poisson ?

ARLEQUIN. Pas encore.

ALCANDRE. Le vieux poisson dit au jeune poisson : l'eau est froide aujourd'hui et le jeune poisson répond : c'est quoi l'eau ? Ahahah !

ARLEQUIN. Ce n'est pas drôle du tout.

ALCANDRE. Vous la connaissiez ?

ARLEQUIN. Non, je ne la connaissais pas. Vous trouvez qu'elle est froide ?

ALCANDRE. Je ne désespère pas de nager dans des eaux plus clémentes.

ARLEQUIN. C'est quoi l'eau ?

ALCANDRE. L'eau ? L'eau dans laquelle vous et moi nageons ? Vous sans la connaître et moi en la connaissant trop ?

ARLEQUIN. Oui, c'est quoi ?

ALCANDRE. Mais Arlequin, c'est le combat spirituel, voyons ! Qu'est-ce que tu as autour du cou ?

ARLEQUIN. Un médaillon "plus qu'hier moins que demain", il est en or. Le plus est en rubis et le moins en saphir, je veux le croire, mais ce n'est que du métal et du verre.

ALCANDRE. Qui te l'a donné ?

ARLEQUIN. Je ne sais pas.

ALCANDRE. Tu ne sais pas ?

ARLEQUIN. Non, je ne connais pas ceux qui me l'ont donné.

ALCANDRE. Ah ! tu es un orphelin. Orphelin et Orphée ont la même étymologie, tu sais ?

ARLEQUIN. J'ai encore tout ça à livrer : l'exotique à l'ananas, la coquine à la mortadelle, la théâtrale végétarienne avec ou sans les

---

---

champignons, l'anthropophage bolognaise, le ciel d'été à l'artichaut, le grand départ aux fruits de mer, et surtout la spécialité de la maison, la pizza arlequin, poivrons rouges, jaunes et verts en losanges. Je crois que c'est la plus indigeste. Une dernière injure à l'art du masque et de la bergamasque.

ALCANDRE. C'est quoi ce petit livre bleu qui déforme ta poche ?

ARLEQUIN. Les conneries connes d'un vieux con.

ALCANDRE. À demain.

ARLEQUIN. À demain.

— scène 4 —

Tabassage en règle

*Dans la rue.*

GARÇON 1. Tu as menti !

ARLEQUIN. C'est vrai, mais par amour de la vérité.

GARÇON 2. Quelle vérité ?

ARLEQUIN. Celle que vous ne voulez pas entendre, celle que vous rêvez d'entendre et que vous ne voulez pas entendre. Celle qui vous chasserait à coups de fouet dans un désert de feu !

FILLE. Tu t'es fait passer pour un prince hongrois !

GARÇON 3. Et nous, nous avons payé ! Nous avons payé tes voitures de sport, nous avons payé tes homards et tes champagnes rosés et le prince nous apitoyait sur son aristocratique mélancolie !

GARÇON 1. Alors que tu étais un arlequin dans une pizzeria de banlieue.

GARÇON 2. Il y avait toujours une odeur de graisse dans ton cou.

FILLE. C'est pour ça que Son Altesse s'aspergeait de jasmin.

---

---

GARÇON 1. C'est moi qui ai payé ce joli flacon de dix litres de jasmin !

GARÇON 3. Tu es le mensonge vivant !

ARLEQUIN. Oui, mais je dis toujours la vérité.

FILLE. Maintenant tu vas devoir demander pardon.

GARÇON 1. Parce que nous avons découvert que tu as fait le même théâtre à Monaco et à Biarritz !

GARÇON 2. Tu es démasqué !

ARLEQUIN. C'est vous qui êtes démasqués !

GARÇON 3. Demande pardon à ma sœur et à mon frère !

ARLEQUIN. C'est vous, les héritiers, qui devriez demander pardon !

FILLE. Demande pardon à ta mère !

ARLEQUIN. Je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère.

GARÇON 2. Oui, tu viens de l'Assistance et tu as appris à mentir, à trahir, à maudire pour gagner ton pain.

GARÇON 3. Tu n'as jamais eu de père ?

ARLEQUIN. Je sais qui je suis. Sans père. Je sais qui je suis.

FILLE. Demande pardon !

ARLEQUIN. De quoi ? D'avoir éveillé en vous un rêve plus grand ? D'avoir dessiné pour vous un horizon chimérique ? D'avoir ouvert pour vous le possible du possible ?

GARÇON 1. Des mots !

GARÇON 2. Je croyais que tu m'aimais.

GARÇON 3. Moi aussi je croyais que tu m'aimais, moi et moi seul.

ARLEQUIN. Je vous ai aimés tous les quatre, je ne suis pas capable de ne pas aimer.

FILLE. Tu n'aimes que toi !

---



---

GARÇON 1. Tu nous as fait les poches, tu nous as baisés tous les quatre, et quand la vérité est apparue, tu as essayé de fuir avec nos portefeuilles...

*Ils le frappent.*

ARLEQUIN. Frappez-moi tant que vous voulez, vous ne pouvez pas humilier l'amour que vous avez pour moi !

GARÇON 1. Nous pouvons au moins te casser les dents et défigurer ta jolie petite gueule !

ARLEQUIN. Ce n'est pas ma gueule que vous avez aimée, c'est ma parole !

GARÇON 2. On va te casser la tête !

ARLEQUIN. Mon monde est infiniment plus grand que le vôtre !

GARÇON 3. On va te casser les dents !

ARLEQUIN. Mon sourire, c'est ce que vous ne comprendrez jamais. On ne peut pas m'humilier parce que toute ma vie n'a été qu'un fleuve d'humiliation et qu'à force d'humiliations, j'ai inventé un amour plus grand que toutes les religions et j'ai souri un sourire plus souriant que la plus haute pensée, et j'ai inventé une manière de vivre que vous ne pouvez ni acheter ni me prendre. Et c'est vous qui êtes nus et humiliés, c'est vous les mendiants.

GARÇON 1. Casse-lui la gueule !

*Ils le frappent.*

GARÇON 2. Crève !

GARÇON 3. Coupe-lui les oreilles !

ARLEQUIN. Je réussirai avec d'autres, vous n'étiez pas à la hauteur, c'est tout. Retournez à vos vies sans destin et sans vertige. Retournez dans l'ennui et dans l'oubli de l'être. Retournez dans le vide et dans l'obscurité. Oubliez-moi, oubliez-moi, mais non ; on ne peut pas. Vous ne pourrez pas !

FILLE. La poubelle ! Vide-lui la poubelle sur la tête.

*Ils lui vident une poubelle sur la tête. Alcandre a observé la scène.*

---

Le pacte

*Alcandre apparaît dans la rue. Il aide Arlequin à se relever.*

ALCANDRE. Décoré d'ordures.

ARLEQUIN. De sang et d'ordures !

ALCANDRE. Tu leur as volé beaucoup ?

ARLEQUIN. Je n'ai rien volé, j'ai pris ce qu'ils me donnaient et ce que je leur donnais, moi, n'avait pas de prix.

ALCANDRE. Je te crois.

ARLEQUIN. On ne peut pas ne pas m'aimer.

ALCANDRE. Tu es la vérité nue.

ARLEQUIN. Et couronnée d'ordures !

ALCANDRE. Il va falloir apprendre à mettre un masque, sinon la vérité devient grimace.

ARLEQUIN. Parole ésotérique.

ALCANDRE. Je ne suis pas capable d'autre chose. Laisser dans le monde quelques paroles énigmatiques. Je n'ai pas ton courage mais je peux quelque chose.

ARLEQUIN. Quoi ?

ALCANDRE. Il m'appartient que, dans le monde, il y a encore la flamme de l'esprit.

ARLEQUIN. Et ça rapporte ?

ALCANDRE. Assez pour payer tes dettes.

ARLEQUIN. Je coûte cher.

ALCANDRE. Tu crois ?

ARLEQUIN. Il me faudrait un tailleur sur mesure.

---

---

ALCANDRE. Je serai cela pour toi.

ARLEQUIN. Vous vous y connaissez en costume ?

ALCANDRE. Oh oui ! je suis l'humble couturier du verbe.

ARLEQUIN. C'est à ce moment-là qu'on signe un pacte dans le mauvais théâtre.

ALCANDRE. Je préfère le mauvais théâtre.

ARLEQUIN. C'est quoi le bon théâtre ?

ALCANDRE. Celui qui tente de se débarrasser du théâtre. On l'appelle le bon, moi je le trouve mauvais.

ARLEQUIN. Et le mauvais ?

ALCANDRE. Celui qui nous rappelle que le monde est un mauvais théâtre, on le trouve mauvais, moi je le trouve bon.

ARLEQUIN. Et moi je jouerai quoi dans ce théâtre ?

ALCANDRE. Qu'est-ce qu'un joli jeune homme, beau parleur et désespéré, pourrait jouer dans le théâtre d'un vieux poète ? Le théâtre a-t-il encore besoin d'un poète ?

ARLEQUIN. Je ne suis pas désespéré.

ALCANDRE. Pas totalement.

ARLEQUIN. Alors ce pacte ?

ALCANDRE. Eh bien il est assez simple le pacte, tu me cognes, tu me piétines, tu déchires mes livres, et moi, en échange, je te donne le monde.

ARLEQUIN. Le monde, c'est beaucoup. Mille euros la nuit, c'est un bon départ. Vous croyez que je gagne ma vie en vendant des pizzas rances ?

ALCANDRE. Le monde, est plein de garçons qui se font payer mille euros la nuit.

ARLEQUIN. Ah monsieur est très spirituel, je commence à avoir froid.

ALCANDRE. Tu sens vraiment mauvais.

---

---

ARLEQUIN. Ah que c'est rassurant la puanteur !

ALCANDRE. Tu as raison, j'ai peur du parfum, de l'exigence effrayante qui vient dans l'odeur du jasmin. La puanteur, au moins, on sait ce qu'elle dit, elle n'est pas métaphysique.

ARLEQUIN. Vous dites cela parce que votre vie est un échec.

ALCANDRE. C'est vrai, tu as raison, j'ai échoué.

ARLEQUIN. Le monde était contre vous.

ALCANDRE. Ne me cherche pas d'excuse, j'étais trop lourd, je dansais mal. J'ai été alourdi par mon siècle, mais je pouvais, j'aurais pu... ah je tenais quelque chose pourtant. Et maintenant tout fait sens...

ARLEQUIN. Tout fait sens ? Qu'est-ce qui fait sens ? J'ai peur du sens ! Oh là là quand on parle de sens, on finit toujours par vous demander de signer une adhésion à un parti d'extrême droite ou à une secte pédophile. Je vis hors du sens.

ALCANDRE. Tu ne vis pas hors du sens, tu es le sens, mon amour.

ARLEQUIN. Vous venez de dire mon amour.

ALCANDRE. Irrépressiblement.

ARLEQUIN. Ça sonne comme un roman de gare.

ALCANDRE. C'est exactement ça, c'est exactement ce que je veux, avec la violence de ta jeunesse, ton sourire scandaleux et ton costume d'arlequin. J'ai échoué, c'est vrai, mais maintenant je comprends pourquoi.

ARLEQUIN. Pourquoi ?

ALCANDRE. Pour que tu réussisses.

ARLEQUIN. Oh vous êtes une échelle et moi je vais poser mes jolis pieds blancs sur vous et hop !

ALCANDRE. Hop ! Hop !

ARLEQUIN. Par-dessus le mur ! Libre, envolé ! et la pauvre échelle pleure, et moi je suis en train de voler les fruits du verger.

---

---

ALCANDRE. Non, mon amour.

ARLEQUIN. Quoi ?

ALCANDRE. Ce n'est pas ce que tu veux.

ARLEQUIN. Je sais ce que je veux.

ALCANDRE. Moi aussi je sais ce que tu veux. Tu ne veux pas seulement échapper au déterminisme social, tu ne veux pas passer par-dessus le mur de la pauvreté et aller voler les fruits des enfants riches, tu ne veux pas t'échapper de prison en piétinant une échelle de poésie vermoulue.

ARLEQUIN. Si, je veux ça ! Oh oui ! Et qui es-tu, toi, pour dire que je ne le veux pas ?

ALCANDRE. Non, mon amour, ce que tu veux, c'est autre chose.

ARLEQUIN. Quoi ?

ALCANDRE. Le bleu du ciel.

ARLEQUIN. Le bleu du ciel est une illusion d'optique, je n'y crois pas.

ALCANDRE. Tu y crois tellement que je vois déjà des larmes dans tes yeux.

ARLEQUIN. Alors le bleu du ciel, c'est ça : les larmes dans mes yeux. Rien que ça.

ALCANDRE. Et si ce n'était que ça, il m'appartient que tu abreuves le monde avec ces larmes !

ARLEQUIN. J'ai froid, ce costume sent la mort, il a des trous et on voit ma bite rougeaude au travers.

ALCANDRE. Il n'y a qu'un être sur des millions qui puisse cela.

ARLEQUIN. Quoi ?

ALCANDRE. Faire que tout autour de toi ressemble à une perfection et une perfection parlante. La poubelle, la porte qui grince, ta bite rougeaude, l'épluchure moisie, tout est parfait, par ta présence. Tu es l'être qui réassemble, qui unifie, qui achève le monde.

---

---

ARLEQUIN. Je sens venir le moment de payer l'addition de vos jolis discours flatteurs.

ALCANDRE. Je t'ai dit que nous allons signer un pacte.

ARLEQUIN. Non, vous n'avez pas dit ça, c'est moi qui l'ai dit.

ALCANDRE. Tu sais bien, mon amour, que nous parlons d'une seule voix.

ARLEQUIN. Ah non ! Moi je ne cherche pas de jeune prostitué pour égayer mon échec, je suis incapable de nostalgie, je n'ai pas de passé.

ALCANDRE. Tu as la nostalgie de ton destin, mon amour.

ARLEQUIN. Arrêtez de dire mon amour à la fin de toutes vos banalités, ça ne les grandit pas. Et puis ce n'est pas honnête.

ALCANDRE. Signons ce pacte.

ARLEQUIN. Vous êtes un pauvre diable. Dans un mauvais théâtre.

ALCANDRE. Nous ne sommes pas dans du mauvais théâtre. Dans le grand théâtre, celui que j'aime, celui que j'ai essayé d'accomplir, celui qu'en un sens j'ai échoué à faire naître, celui que ma douleur a rendu trop plein de paroles verbeuses, ce n'est pas avec le diable qu'on signe un pacte...

ARLEQUIN. C'est avec son destin ?

ALCANDRE. Oui, mon amour, et même si je suis un vieux poète, oublié, ridicule, masochiste, je suis ce que tu as de mieux pour allégoriser ton destin. Et même si tu ne m'aimes pas comme je t'aime, car pour moi, dans ce pacte, l'amour est irrévocable et inconditionnel, même si tu crois ne pas m'aimer, je suis ce que tu as trouvé de mieux pour accomplir ton destin. La vieille échelle pleurnicharde en vieux bois d'Europe.

ARLEQUIN. Je suis capable d'amour, mais vous n'êtes pas mon genre de fille.

ALCANDRE. Pourtant tu me connais et tu m'aimes.

ARLEQUIN. J'ai l'impression que, là, il va y avoir comme un coup de théâtre.

---

---

ALCANDRE. Je t'ai vu lire mon œuvre en cachette dans l'ignoble pizzeria où tu travailles...

ARLEQUIN. Tout ça pour ça !

ALCANDRE. Je ne pensais pas qu'il y aurait un jour un arlequin pour lire mon œuvre, et j'ai aimé tes lèvres qui lisaient silencieusement à haute voix.

ARLEQUIN. J'aime Alcandre, le poète de ce petit livre oublié qu'on ne trouve plus nulle part, mais je ne suis pas prêt à vous aimer...

ALCANDRE. Je suis démasqué.

ARLEQUIN. J'éprouve pour vous un certain dégoût.

ALCANDRE. Je ne vis que par toi. Je n'ai jamais vécu que pour toi. Je n'ai écrit que pour toi.

ARLEQUIN. Je ne vous permettrai pas de m'offrir votre vie.

ALCANDRE. Pourquoi être *un* arlequin quand tu peux être ARLEQUIN ?

ARLEQUIN. Vous êtes Alcandre, le poète, vraiment ?

ALCANDRE. Je l'ai été. Qu'est-ce qu'un petit jeune homme pauvre peut bien trouver dans mon livre ?

ARLEQUIN. Le pacte, c'est que vous me donnez le monde et que moi, en échange, je vous donne...

ALCANDRE. Je te donne le monde ; je tourne le regard du monde vers toi. Je fais de toi l'étincelle dans la nuit du monde. Et toi, tu me rends ce que j'ai perdu.

ARLEQUIN. L'amour ?

ALCANDRE. On ne peut pas perdre l'amour.

ARLEQUIN. La jeunesse ?

ALCANDRE. Il n'y a rien que je désire moins.

ARLEQUIN. La joie ?

ALCANDRE. J'en suis plus rempli que toi !

---

---

ARLEQUIN. La paix ?

ALCANDRE. Je n'aime que la guerre.

ARLEQUIN. La beauté ?

ALCANDRE. Tu me l'as déjà donnée, quand je te voyais lire mon livre dans l'arrière-cour de la pizzeria. Quand je t'ai vu nu et ensanglanté hurlant la vérité à ce troupeau d'imbéciles héritiers. Quand je te vois là, devant moi, dans ton costume ridicule. Je ne trouvais pas la beauté et maintenant, je t'ai trouvé, tu me l'as déjà donnée la beauté, je veux autre chose encore.

ARLEQUIN. La mort ?

ALCANDRE. Oui, j'aimerais que tu me tues un jour... cela ne fait pas partie du pacte, tu feras cela gratuitement.

ARLEQUIN. Alors quoi ?

ALCANDRE. Un mot que tu es trop jeune pour comprendre.

ARLEQUIN. Quoi ?

ALCANDRE. L'honneur.

ARLEQUIN. Personne ne comprend ce mot mieux que moi !

ALCANDRE. Alors, tu signes ?

ARLEQUIN. Où sont la plume d'oie et l'encrier plein de sang ?

— scène 6 —

Ménage à trois

*Dans la salle de répétition de l'hôpital psychiatrique. Un mannequin sur une chaise.*

ALEX (*au mannequin*). Je n'ai jamais supporté ni ta gueule, ni ton odeur, ni ton passé, ni tes rêves, ni ton amour pour lui. Je voudrais qu'il te quitte définitivement. Je voudrais qu'il choisisse la vie. J'ai cherché tous les moyens possibles pour qu'il s'éloigne de toi ! (*Il*



---

*frappe le mannequin.)* Voilà, c'est fait, tu ressembles déjà moins à ton frère avec un nez cassé ! J'ai tout essayé, j'ai essayé de lui offrir un devoir, une œuvre à accomplir, mon corps et j'en passe ! La solution est simple, elle est là, la poubelle !...

*Il jette le mannequin à la poubelle.*

COSME. Où est Jonas ?

ALEX. Je ne sais pas.

COSME. Il était là, sur cette chaise. Et maintenant, la chaise est vide.

ALEX. Il n'a pas aimé la pièce.

COSME. Nous ne sommes pas à la hauteur de ses espérances...

ALEX. Il est parti.

COSME. C'est impossible.

ALEX. C'est très possible. Maintenant il va falloir apprendre à vivre sans lui.

COSME. Dis-moi où il est ! Aux ordures ?

ALEX. Oui, je l'ai foutu aux ordures !

COSME. Je te hais !

*Cosme va récupérer le mannequin dans la poubelle.*

ALEX. Ton frère est mort, il est mort. Il ne reviendra plus. Ce n'est pas ton frère, c'est un mannequin que tu as habillé comme ton frère. C'est un simulacre.

COSME. Et alors ? Tu as voué ta vie au simulacre, quelle différence ? Le théâtre aussi est un simulacre qui fait de la vie un simulacre.

ALEX. Le théâtre n'est pas un simulacre.

COSME. Comment veux-tu que j'oublie qu'il est mort ? Mon corps crie d'une douleur fantôme, mais pas celle d'un bras ou d'une jambe, celle de toute l'âme. Qu'est-ce que je te demande sinon d'accepter que je vive avec ce simulacre pour ne pas plonger tête la première dans la nuit ?

---

ALEX. Tête la première dans la nuit ? Regarde ce que j'en fais de ton frère mort ! (*Il frappe le mannequin à nouveau.*) Et maintenant la benne, et après la benne, la déchèterie, et puis le feu, et puis la cendre, et puis le vide, et puis ton cœur qui a mal et mon cœur qui a mal... (*Ils se battent.*) Tu veux faire l'amour ?

COSME. Je veux toujours faire l'amour.

ALEX. Je t'aime.

COSME. Moi aussi. (*Ils commencent à faire l'amour.*) Ça t'embête si Jonas vient avec nous ?

ALEX. Tu te fous de moi !

COSME. On a toujours fait l'amour avec lui ! Au moins laisse-le regarder.

ALEX. J'en ai marre !

COSME. Je t'en supplie.

ALEX. Je lui dévise la tête à ton frère !

COSME. C'est à toi que je vais dévisser la tête !

ALEX. Il trouve que tu es un mauvais acteur.

COSME. Il t'a dit ça ?

ALEX. Oui, il m'a dit ça !

COSME (*au mannequin*). Tu lui as dit ça ?

ALEX. Et il ne veut plus faire l'amour !

COSME. C'est vrai, tu ne veux plus ? Réponds-moi ! Réponds ! (*Cosme fait acquiescer le mannequin.*) Tu vois, il veut encore !

ALEX. Choisis immédiatement entre moi et lui.

COSME. Je choisis le théâtre ! J'ai toujours choisi le théâtre ! Va-t'en ! Disparais, va mourir ailleurs, dans l'idéal ou dans le remords, mais loin de nous.

---

ALEX. Alors tout est fini.

COSME. Rien n'avait commencé. Plus personne demain ne vivra dans le réel, je ne sais pas si c'est bien ou mal. Mais nous l'avons toujours voulu.

ALEX. Qui "nous" ?

COSME. Les grands blessés, les survivants, les exilés. (*À Jonas.*) Voilà, maintenant, c'est toi et moi. Toi, moi et le combat de prestige. Je m'en fous que tu sois mort, je m'en fous que tu sois remplacé par un mannequin de supermarché. Moi je vis comme si tu n'étais jamais parti et c'est ce que j'appelle mon combat de prestige. Maintenant dis-moi la vérité. Je ne suis pas bon acteur. Je sais. C'était toi le bon acteur et moi j'étais né pour t'applaudir. Pour t'aimer sans fin comme le matin aime le monde. Voilà.

— scène 7 —

### Le diamant

*Dans la même salle de répétition de l'hôpital psychiatrique. Esther s'avance. Elle s'arrête devant un crucifix fixé sur le mur. Elle le décroche et le jette sur le sol. Entre Octave.*

ESTHER. Qu'est-ce que c'est ?

OCTAVE. C'est un diamant.

ESTHER. Pourquoi ?

OCTAVE. Il n'y a pas de pourquoi.

ESTHER. Quand il y a un diamant, il y a toujours un pourquoi.

OCTAVE. Ce qui fait briller le diamant, c'est l'absence de pourquoi.

ESTHER. Chimiquement parlant, il n'y a pas grande différence entre un diamant et un morceau de charbon.

OCTAVE. Je ne t'offre pas un morceau de charbon.

---

---

ESTHER. Cela dépend du pourquoi.

OCTAVE. Tu veux vraiment me forcer à dire ce que je ne sais pas dire, et que j'essaie de dire sans le dire.

ESTHER. Il a dû te coûter une fortune.

OCTAVE. C'est l'héritage de ma mère, elle s'est pendue quand j'avais huit ans.

ESTHER. Tu es encore un enfant.

OCTAVE. Prends-le et mets-le dans un tiroir, prends-le puisque je te le donne.

ESTHER. Je ne le veux pas.

OCTAVE. Pourquoi ?

ESTHER. Parce que je n'ai rien à te donner en échange !

OCTAVE. Mais tu m'as déjà donné bien plus que ce morceau de charbon.

ESTHER. Je ne veux pas laisser la moindre joie entrer dans mon cœur. Je suis une actrice et je ne vis que quand je suis sur scène. Et quand je ne suis pas sur scène, je ne vis pas. J'ai fait le sacrifice de ma vie.

OCTAVE. La joie, tu ne la connais que sur scène.

ESTHER. Non, je ne connais pas la joie. La joie n'existe pas. Je sais que quand j'entre en scène, même dans le plus ridicule théâtre, le plus pauvre théâtre, le plus banal théâtre, je cesse de souffrir. Même ici, dans cet hôpital, dans ce théâtre amateur, thérapeutique, même ici dans ce mauvais théâtre.

OCTAVE. Le groupe de théâtre d'un hôpital psychiatrique, ça te suffit ?

ESTHER. On commence le théâtre pour des mauvaises raisons, on continue pour les bonnes.

OCTAVE. J'accomplirai quelque chose, je ferai quelque chose de si grand, de si beau, de si nécessaire que tu ne pourras pas m'ignorer.

---

---

ESTHER. J'aime l'ombre des coulisses, c'est tout.

OCTAVE. Si je créais pour toi non pas un théâtre ridicule, pauvre et banal, nosocomial, comme le nôtre, mais un théâtre qui soit... qui soit... une centrale nucléaire, tu m'aimerais, tu ne pourrais pas ne pas m'aimer.

ESTHER. J'ai tenu dans mes bras le corps de mon enfant, il a crié, et il est mort.

OCTAVE. Il n'y a plus que le théâtre.

ESTHER. ... puisque toi aussi tu as eu la preuve que Dieu n'existe pas.

OCTAVE. L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence.

ESTHER. Dieu n'existe pas dans ma prison portative.

OCTAVE. Il n'existe pas, cela devrait nous obliger à faire quelque chose.

ESTHER. Je fais du théâtre. Je fais du mauvais théâtre, dans la salle polyvalente d'un hôpital. Et pourtant, dans notre médiocrité, nous ne perdons jamais une occasion de formuler, bien ou mal, plus souvent mal que bien, la transcendance du théâtre. À laquelle je crois sans croire.

OCTAVE. Moi j'incendierai ton malheur avec mon théâtre !

ESTHER. Un théâtre comme un deuil...

OCTAVE. Mais non, un théâtre qui soit l'inverse du deuil !

ESTHER. Et quel est l'inverse du deuil ?

OCTAVE. Je crois que c'est : l'impatience !

ESTHER. L'impatience de quoi ?

OCTAVE. Justement de ce qui vient et nous y vivrons toi et moi. Et la foule nous aimera pour ça !

ESTHER. Alors si tu fais ce théâtre, comment pourrais-je ne pas t'aimer ?

---

OCTAVE. Prends ce diamant.

ESTHER. Non.

OCTAVE. Alors mets-le sous les planches, partout où tu joueras. Pour qu'il vive la vie que tu ne veux pas vivre. En attendant...

ESTHER. En attendant quoi ?

OCTAVE. En attendant... le théâtre qui transfigure toutes les morts.

ESTHER. Il ne faut pas te moquer.

OCTAVE. Je ne me moque pas.

ESTHER. Si je pouvais croire à quelque chose, c'est à ce théâtre-là que je croirais. Mais je ne crois en rien.

OCTAVE. Alors qu'il y a un diamant caché dans ce rien.

*Il met le diamant sous une planche du plateau.*

— scène 8 —

Les promesses

*Chez Alcandre.*

ALCANDRE. Je me moque d'avoir tout perdu, ma jeunesse et ma gloire. Je me moque d'avoir perdu mes illusions, mon nom, ma vie sexuelle, mes châteaux, ma bibliothèque, la reconnaissance d'une bande de médiocres et de crétins ; je me moque d'avoir perdu les soirées sous les lustres, les amoureux en rut, les costumes sur mesure... je renonce à tout, j'abandonne tout.

ARLEQUIN. L'abandon est l'essence de l'éternité.

ALCANDRE. Puisque tout m'abandonne, il faut bien que j'abandonne tout.

ARLEQUIN. Pour que te soit rendu l'honneur !

---

---

ALCANDRE. L'honneur est plus grand que le sens. Car il n'y a pas de sens.

ARLEQUIN. Il n'y a qu'un jeu qu'il faut jouer et bien jouer et dans lequel d'ailleurs on ne connaît pas la règle. Même si on sait qu'on ne peut pas tricher. Il faut tout donner.

ALCANDRE. C'est cela que j'appelle l'honneur. L'honneur, c'est de tout donner. Et toi, tu es prêt à tout donner ?

ARLEQUIN. Oh oui j'ai tout donné, ce que je désire, je le désire comme un jeu, et ce que je désire est le jeu. Je suis le joueur, je suis celui qui agite l'aiguille du monde dans le cadran éternel ; le verbe est mon cheval et je le fais galoper dans les ruines. Depuis l'enfance, cette enfance triste et froide, j'ai cela de supérieur aux autres, je vois les ruines du monde.

ALCANDRE. Et cela ne te rend pas triste ?

ARLEQUIN. Les grandes ruines obscures, les grandes ruines rongées de rats et recouvertes de panneaux publicitaires ; la gigantesque pourriture repeinte à neuf. J'ai vu un centre commercial en forme de croix. J'ai vu des femmes qui portaient des fœtus en bijoux. J'ai vu des jeunesses auxquelles on apprenait à brûler les bibliothèques. Qu'est-ce que je suis moi ? Un pauvre petit crachat, enfant plein de vie sur les trottoirs de l'apocalypse.

J'entends très bien les puissants qui parlent du désastre à venir, qui terrifient la jeunesse avec le désastre à venir, mais le désastre a eu lieu. Le grand effondrement symbolique. On a remplacé les lettres par des chiffres et il n'a pas fallu très longtemps pour que l'azur pourrisse. Aujourd'hui, on désire un monde sans douleur. Une âme sans douleur et un combat sans gloire. Aujourd'hui, le désastre a des formes élégantes. Le grand capital est entré dans nos têtes. Il n'y a plus besoin de fouetter les ouvriers ni d'humilier les pauvres ou d'exploiter les masses. Leur désir est servile et leur servilité est volontaire. Ils veulent le chiffre, ils veulent le paradis comptable. Il n'y en a plus d'autre. Mais moi je ne peux pas, mais moi je ne veux pas. Je ne sais pas pourquoi. C'est une fatalité. Il me faut autre chose et je ne sais pas s'il y a autre chose. Je sais que je vais jouer à jouer

---

jusqu'à ce que les portes du paradis s'ouvrent, pour que je sois vomi par les espérances...

ALCANDRE. C'est un beau monologue. Ma jeunesse exaltée n'en disait pas moins.

ARLEQUIN. Regarde-moi dans les yeux, tu ne remarques rien ? Je suis né sans paupières !

ALCANDRE. Je renonce à tout mais à une condition !

ARLEQUIN. Laquelle ?

ALCANDRE. Que tu hérites de tout.

ARLEQUIN. Pourquoi moi ?

ALCANDRE. Tu sens terriblement mauvais.

ARLEQUIN. J'en ai marre de me laver le cul dans le lavabo fêlé d'une chambre de bonne !

ALCANDRE. Qu'est-ce que tu veux ?

ARLEQUIN. Je veux faire une œuvre qui...

ALCANDRE. Qui quoi ?... Qui t'apporte l'admiration des animaux culturels ?

ARLEQUIN. Non, une œuvre qui tue le chien noir.

ALCANDRE. Le chien noir...

ARLEQUIN. Celui qui vient parfois dans ma nuit et me mord le crâne, il dort sous mon lit.

ALCANDRE. Tu es un orphelin, ta souffrance dessine des fleurs dans les vitres embuées.

ARLEQUIN. Je voudrais me haïr moins.

ALCANDRE. Ce que tu veux mon tendre amour, c'est l'or, le luxe, les femmes fascinées, les hommes t'offrant leur cœur...

ARLEQUIN. Oui, je veux ça, ça et plus !

ALCANDRE. Il n'est pas temps de se débarrasser des désirs terrestres.

---



---

ARLEQUIN. Je désire ne plus désirer que le soleil sur un mur le matin.

ALCANDRE. Impossible, impossible, impossible. Il faut que tu sois un prince, un prince hongrois, puis un mendiant mystique, puis un saltimbanque adoré, puis un enfant le jour de la fin des classes... alors oui, tu pourras l'aimer, ton petit rayon de soleil sur le mur. Après toutes ces métamorphoses, heureusement que tu n'as pas peur de souffrir. Mais pour l'instant, ne faisons pas les imbéciles, les choses désirables, c'est ce qu'il te faut désirer.

ARLEQUIN. Et toi, qu'est-ce que tu désires ?

ALCANDRE. Ton odeur.

ARLEQUIN. C'est tout ce que tu veux ?

ALCANDRE. Oui.

ARLEQUIN. Pourquoi mon odeur ?

ALCANDRE. Parce qu'il n'y a que toi.

ARLEQUIN. Il n'y a que moi ?

ALCANDRE. Il n'y a que toi.

ARLEQUIN. Alors aide-moi à écrire ce poème qui me justifierait.

ALCANDRE. Non, je vais t'aider à être un charlatan, c'est plus amusant !

ARLEQUIN. Aide-moi à devenir un poète !

ALCANDRE. J'en suis incapable, mais je peux t'apprendre à charlataniser le monde, à être un arnaqueur de génie, pour ce qui est d'être poète, tout est déjà fait. Ta blessure a la forme d'une bouche. Nous avons, mon amour, une blessure commune. Comment dire autrement ? Une blessure commune. Qui parle sans arrêt, qui chante sans arrêt. Des mots très dangereux, des mots très substantiels. Nous vivons avec ça comme des grands brûlés. Dans le déséquilibre, aux pieds du funambule. Dans l'inquiétude aussi que s'éteigne la flamme. Dans la honte parfois de ne pouvoir marcher comme les autres. C'est une infirmité et c'est une élection.

---

ARLEQUIN. Alors fais de moi un beau personnage, un personnage mythique.

ALCANDRE. C'est comme si c'était fait. Dans un an jour pour jour, tu seras devenu celui que tout le monde désire.

ARLEQUIN. Alors je t'aiderai à mourir.

ALCANDRE. Je n'ai pas besoin d'aide, j'ai seulement besoin de ton odeur.

ARLEQUIN. Que te dit mon odeur ?

ALCANDRE. Elle dit que tout continuera après moi, elle dit que ça ne finira jamais.

ARLEQUIN. Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

ALCANDRE. Rien que tu ne sois déjà...

ARLEQUIN. Avec toi, tout est possible.

ALCANDRE. Non, c'est toi le possible. S'il y a, dans ce monde, un être, un seul qui, lisant ce que j'ai écrit, rencontre l'étrange vocation d'être poète – un seul être au monde –, cela justifie ma douleur et les heures passées à jeter mon cœur dans un pressoir.

— scène 9 —

Livraison

*Dans la salle de répétition de l'hôpital psychiatrique. Arlequin entre avec des cartons de pizzas. Les acteurs finissent de jouer.*

COSME. La mort n'est pas une fin.

ESTHER. J'attends le matin comme un grand mystère.

ALEX. Ton âme a la couleur de l'arc-en-ciel... (*S'arrêtant de jouer.*)  
Franchement la couleur de l'arc-en-ciel, c'est crétin.

COSME. N'est pas Rimbaud qui veut !

OCTAVE. On fait une pause ?

---

---

ALEX (*voyant Arlequin*). Qui êtes-vous ?

ARLEQUIN. Je suis le pourvoyeur de glucose mondialisé.

COSME (*traduisant*). Le livreur de pizzas !

ARLEQUIN. Le livreur de nourriture illusoire, rapide et décevante, véritable drapeau comestible et circulaire de la puissance marchande, zéro pointé de la gastronomie, addiction abjecte à la tomate artificielle, eucharistie révoltante du capitalisme : la pizza !

COSME. Un vrai poète.

ESTHER. Vous n'aimez pas les pizzas ? Tout le monde aime les pizzas.

ARLEQUIN. La vraie révolution sera alimentaire ou ne sera pas !

ALEX. Donc vous êtes au service du grand capital qui empoisonne les déshérités.

ARLEQUIN. Je suis pauvre moi-même, et j'empoisonne mes frères !

ALEX. Poète et révolutionnaire !

ARLEQUIN. La pizza est une eucharistie à l'envers, un pain qui divise et qui tue !

ESTHER. Poète, révolutionnaire et mystique !

ARLEQUIN. Voilà vos commandes ; la pizza *santa stigmata*, rien que de la tomate !

ESTHER. C'est pour moi.

ARLEQUIN. La pizza *poetica* : pâte feuilletée comme un livre, alphabet en fromage.

OCTAVE. C'est la mienne.

ARLEQUIN. La pizza *résurrection*, avec un œuf au plat en forme de cœur.

COSME. Je prends.

ARLEQUIN. La pizza *passionaria*, décorée d'une étoile rouge au piment de Cayenne.

---

---

ALEX. C'est moi.

ARLEQUIN. Il y a quelque chose qui ne va pas dans votre pièce, il manque la figure du père. Un Hamlet sans père, ce serait quoi ? De l'absolu à la portée des caniches ! C'est la figure du père qui fonde le projet spirituel des personnages, pas leurs opinions. L'opinion est une pommade sur la plaie existentielle.

ALEX. Il a de ces formules !

ESTHER. Pour un arlequin de pizzeria...

ARLEQUIN. Des allégories, pas des personnages, le deuil, la révolution, la foi et la poésie... par exemple. C'est mieux qu'un névrosé, un ou une colérique, un phrasouilleur et une insatisfaite.

COSME. Et comment nos personnages rencontreront le père ?

ARLEQUIN. Il faut que quelque chose vienne, que quelque chose vienne auquel ils ne peuvent pas se soustraire...

OCTAVE. Comme quoi ?

ARLEQUIN. Un beau jeune homme plein d'espoir, un grand texte novateur, un combat plus grand que soi... pour qui on a envie de quitter le deuil, de réinventer l'art poétique, de faire la révolution ou de convoquer Dieu.

COSME. La pièce risque d'être longue.

ARLEQUIN. C'est sur un espoir que vous devez fonder la dramaturgie, pas sur un constat. Le capitalisme se fonde sur une implacable lucidité, le poème ne peut pas être dans le pessimisme de l'exactitude.

ALEX. Je ne comprends pas, qui vient ? Le père ? Ou un beau jeune homme ?

ARLEQUIN. Un beau jeune homme... au nom du père !

*Esther décroche un crucifix fixé sur le mur et le jette sur le sol.*

ESTHER. Ils l'ont raccroché. Il est collant.

ARLEQUIN. Et maintenant nous allons dans notre chair prendre acte de la mort du politique !

---

---

ALEX. Qu'est-ce que ça veut dire "dans notre chair" ?

ARLEQUIN. Ça veut dire en mourir. Les balles perdues du désenchantement, pan ! dans nos jeunes cœurs exaltés ! Et en mourant, écrire sur le pavé d'un doigt sanglant... Je suis la vérité... Ahahah ! ça aurait de la gueule. Seulement pour le sacrifice, faut mourir... mourir... mourir ou faire semblant et qui sait si là-haut, dans ces galaxies, dans ces hypothétiques révolutions, dans ces splendides horloges, il n'y a pas comme une force de théâtre... on sait bien que la lumière des étoiles nous éblouit après leur explosion et on sait aussi qu'on est des singes mécaniques que l'on peut remonter à sa guise comme des petits jouets de foire... mais bon, on a perdu la clef. C'est bête, on pourrait marcher à reculons, aller vers la source de tous les malheurs, annuler le désastre, se baigner dans les eaux originelles... Avec des flamants roses et des alligators, au temps où les mots et la magie n'étaient qu'un ! On a perdu la clef ! On a perdu la clef ! Et moi, Arlequin, si je vous disais : La clef n'est pas perdue !

ALEX. La clef a été perdue par nos pères et nous savons très bien comment, quand ils ont troué leurs poches pour y faire entrer un sac d'or, quand ils ont déchiré la miséricorde pour la mettre en vente libre, reproduite dans les supermarchés pour que le bon prolétaire puisse l'avoir en statue de plâtre et travailler sans broncher.

ESTHER. La clef est perdue, la clef est définitivement perdue.

COSME. On sait comment elle s'est perdue, elle est tombée au fond du puits sans fond. Le puits sans fond des fosses communes. La clef a été mangée par les chiens, la clef a été dissoute dans les fours, et le barbelé recouvre l'idée même de la clef.

ARLEQUIN. Je ne suis pas responsable de ça, je suis né avec le monde.

OCTAVE. Peut-être mais ça ne change rien, la clef est perdue.

ARLEQUIN. Ce n'est pas important, c'est magistralement inimportant, ton histoire de puits ou ton histoire de poche trouée.

COSME. La clef a fondu dans la brûlure d'Hiroshima.

---

---

ARLEQUIN. Il suffit de faire comme si, comme si la clef n'avait pas été perdue, fondue, dévorée par les chiens.

ALEX. Tu as la force de ça ?

ARLEQUIN. Oui, j'ai la force de nier la négation, et de faire croire au monde que la clef d'or qui ouvre la porte d'or, pour retourner dans le jardin ruisselant d'or, n'est pas perdue.

ALEX. Bref, tu es un salaud.

ARLEQUIN. Il est vrai que je ne me situe pas bien sur l'arc-en-ciel moral. Je danse quelque part entre le bleu cobalt de la désinvolture, le rouge vif de l'inspiration érotique, le jaune mélancolique de l'amour impossible... quelque part entre toutes ces couleurs, pas de place pour la responsabilité sociale, pas le temps de sauver le monde.

ALEX. C'est bien ce que je disais, tu es un salaud.

ARLEQUIN. Allez purifier les océans et rafistoler le ciel, sauver les baleines et nettoyer les cercles d'azur, moi je dois retrouver l'unité perdue des mots et de la promesse, et je n'ai qu'une seule façon de le faire.

ESTHER. Laquelle ?

ARLEQUIN. Jouer à jouer.

ALEX. Mentir.

ARLEQUIN. Un secret n'est pas un mensonge.

COSME. Quel est ton secret ?

ARLEQUIN. J'entends rire la galaxie d'Andromède, c'est mon secret. Elle rit parce qu'elle va dévorer la Voie lactée.

ESTHER. Donc tu vas prétendre avoir la clef.

ARLEQUIN. Et toutes les serrures vont m'en remercier.

ALEX. Et nous serons tous devenus fous.

ARLEQUIN. Nous sommes tous fous. L'humanité est en feu, il n'y a plus que des fous dans une apocalypse très ennuyeuse. Mais moi

---

je suis un fou différent des autres. Car je suis peut-être un salaud, et je suis sans doute un escroc, mais je ne suis pas ennuyeux.

OCTAVE. Et nous ?

ARLEQUIN. Vous ? Vous êtes écrasés par votre douleur, le narcissisme de votre douleur. C'est ce qui vous a réunis dans cet hôpital, où on vous soigne à coups de sérotonine artificielle.

OCTAVE. Et comment nous sauveras-tu de nous-mêmes ?

ARLEQUIN. En vous donnant une douleur plus grande.

ESTHER. Une douleur plus grande ?

ARLEQUIN. Une douleur si grande, si belle, si lumineuse qu'elle va rouvrir tous les destins. Mais bien sûr, il y aura quelques grincements de dents.

OCTAVE. Lance ton verbe de feu et fais brûler nos cœurs. Moi je m'ennuie.

ARLEQUIN. En quoi croyez-vous ? Chut ! Ne répondez pas ! Ce qui m'intéresse, ce n'est pas ce en quoi vous croyez ! Ahahah vos dérisoires petites croyances, c'est tellement banal, pas de quoi faire une foi véritable avec vos petites croyances. On fonde la foi, la foi véritable, sur autre chose...

OCTAVE. Sur quoi ?

ARLEQUIN. Sur ce en quoi on ne croit pas.

OCTAVE. Je ne crois pas que la poésie sauve le monde.

ARLEQUIN. Et pourtant d'ici un an, tu verras la puissance du poème révolutionner les révolutions. Tu verras des jeunesses exaltées tout sacrifier pour le poème et contredire l'inertie du monde matériel, nous allons incendier le dégoût et la perte avec la force nucléaire du vocable, tu verras !

ESTHER. Je ne crois pas en Dieu, essaie de bâtir une cathédrale là-dessus.